



INDISCIPLINES

Pour un savoir soutenable

Une théorie de l'interdisciplinarité

Robert Frodeman
Traduit par Alexis Galmot

éditions
Quæ

Pour un savoir soutenable

Une théorie de l'interdisciplinarité

© Éditions Quæ, NSS-Dialogues, 2019

ISBN (imprimé) : 978-2-7592-3087-7

ISBN (pdf) : 978-2-7592-3088-4

ISBN (ePub) : 978-2-7592-3089-1

ISSN : 1772-4120

Éditions Quæ – RD 10 – 78026 Versailles Cedex – www.quae.com – www.quae-open.com

Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette disposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation des éditeurs ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.



INDISCIPLINES

Pour un savoir soutenable

Une théorie de l'interdisciplinarité

Robert Frodeman

Traduit en français par Alexis Galmot

éditions
Quæ

La collection « Indisciplines » fondée par Jean-Marie Legay dans le cadre de l'association « Natures Sciences Sociétés-Dialogues » est aujourd'hui dirigée par Marianne Cohen. Dans la même orientation disciplinaire que la revue NSS, cette collection entend traiter des rapports que, consciemment ou non, les sociétés entretiennent avec leur environnement naturel et transformé à travers des relations directes, des représentations ou des usages. Elle mobilise les sciences de la terre, de la vie, de la société, des ingénieurs et toutes les démarches de recherche, éthique comprise. Elle s'intéresse tout particulièrement aux questions environnementales qui interpellent nos sociétés aujourd'hui, qu'elles soient abordées dans leur globalité ou analysées dans leurs dimensions les plus locales.

Le comité éditorial examinera avec attention toutes les propositions d'auteurs ou de collectifs qui ont adopté une démarche interdisciplinaire pour traiter de la complexité.

Sommaire

Remerciements.....	7
Introduction.....	9
Chapitre 1. Disciplinarité.....	15
Chapitre 2. Interdisciplinarité.....	31
Chapitre 3. Soutenabilité.....	49
Chapitre 4. Dédisciplinarité.....	67
Épilogue. Une vie indisciplinée.....	91
Références bibliographiques.....	97

Remerciements

Les idées exposées dans cet ouvrage sont le fruit d'un travail d'équipe mené pendant plusieurs années avec Adam Briggie et James Britt Holbrook. Notre collaboration remonte à 2004, mais c'est à partir de 2008, au CSID (Center for the Study of Interdisciplinarity), que nos échanges ont réellement pris forme. Naturellement, la thèse que je soutiens ici est la mienne et la mienne seule. Mes collègues ne sauraient être tenus responsables d'aucune de mes insuffisances, tant sur le fond que sur la forme.

Keith Wayne Brown, directeur du CSID, a su éclairer nos lanternes de ses lumières toutes socratiques et la contribution de Kelli Barr, jeune chercheur ayant rejoint notre cercle ces dernières années, ne saurait être passée sous silence. Steve Fuller, Julie Thompson Klein, Michael Hoffman, Michael O'Rourke, Jan Schmidt et Mark Bullock m'ont, chacun à sa manière, poussé dans mes retranchements théoriques et philosophiques sur les questions d'interdisciplinarité. Un grand merci à Axiothea qui a été une inlassable compagne de voyage au cours de ce cheminement intellectuel, où qu'elle soit sur la planète.

Une mention spéciale enfin pour Eunice Nicholson qui a trouvé comment remettre d'équerre mes idées bancales, autour d'un bon verre de vin.

Les éditeurs francophones de cet ouvrage, NSS-Dialogues et Quæ, remercient tout particulièrement Madame Nicole Mathieu, directrice de recherche émérite au CNRS et ancienne élève à l'École normale supérieure, pour son travail d'incitation et de coordination de la version française de l'ouvrage de Robert Frodeman. Elle a été à l'origine de la traduction et elle a accompagné l'ouvrage jusqu'à sa parution.

Introduction

UNE PARABOLE

Dans *Walden*, Thoreau (1854) nous raconte cette anecdote : à Concord (Massachusetts), un Indien fait du porte-à-porte avec des paniers qu'il a fabriqués et ne trouve personne pour les lui acheter. Les paniers ne sont pas en cause, ils sont très beaux, simplement notre homme a négligé de les faire au goût de sa clientèle. Les chercheurs ont une relation comparable à la connaissance. Bien que capables de produire des objets d'une grande finesse et d'une grande beauté, la plupart du temps ils n'ont pas fait le moindre effort pour intéresser un public plus large que la petite troupe des membres de leur discipline. Ils se sont placés d'eux-mêmes dans la trace de l'Indien de Thoreau : « Au lieu d'étudier comment faire pour que ces gens achètent mes paniers, je vais étudier la marche à suivre pour éviter d'avoir à les vendre. »

La parabole de Thoreau nous permet de tracer à grands traits les fondements d'une approche disciplinaire dans la production des savoirs. Approche qui eut, disons-le, des mérites considérables mais qui connaît une crise grave. On ne compte plus les chercheurs qui voient leur travail critiqué et écarté, ceux qui doivent sans cesse justifier leurs méthodes de travail et ceux à qui on coupe sèchement les subsides. La société dans son ensemble paraît dubitative : la recherche universitaire lui coûte trop cher, elle lui rapporte trop peu.

Le présent ouvrage, *Pour un savoir soutenable*, se veut un diagnostic des maux dont souffre toute la production universitaire à l'heure où sonne le tocsin de la disciplinarité. On en détecte les symptômes sous différents aspects : une crise de surproduction des travaux de recherche ; un manque d'intérêt général de la part du public, combiné à un défaut évident d'applicabilité sociale ; une baisse d'autorité, une perte d'autonomie et une dégradation du statut social qui frappe tous les chercheurs, à tous les niveaux.

Voyez cette crise de surproduction : articles et livres sont rarement lus avec le même soin qu'on a mis à les écrire. Honnêtement, qui a la capacité de suivre la masse des publications ? La méthode qui consistait autrefois à subdiviser pour gérer la surabondance disciplinaire – du Adam Smith appliqué au monde universitaire – a été emportée par des trombes épistémiques. Devant l'inflation des savoirs qui est en train de gonfler chaque sous-domaine, voilà que nous continuons de subdiviser encore et encore, alors que les problèmes auxquels nous sommes confrontés sont toujours plus intégratifs par nature. Le résultat est que la disciplinarité – c'est-à-dire la production des savoirs, dont le champ d'action est borné par les limites d'une discipline donnée – est devenue inefficace, anachronique, moribonde.

Cette étude est volontairement courte. On n'en attendra pas moins d'un ouvrage qui se soucie de la surproduction des savoirs. Je me suis efforcé de peser chaque phrase de ce texte et de me cantonner aux points sur lesquels je pense avoir quelque chose à apporter. Il existe une littérature riche et variée sur l'interdisciplinarité : le lecteur pourra la consulter. Je considère pour ma part qu'il est inutile de répéter des points utilement étudiés ailleurs.

DE L'USAGE DU SAVOIR ET DE SES ABUS

« Nous voulons servir l'Histoire seulement en tant qu'elle sert la vie. Mais il y a une façon d'envisager l'Histoire et de faire de l'Histoire grâce à laquelle la vie s'étiole et dégénère. »

Nietzsche, 1874.

Dans le jargon universitaire, le terme d'« interdisciplinarité » désigne l'intégration des savoirs par croisement des disciplines, en opposition à la « multidisciplinarité » qui opère par juxtaposition des champs de connaissances et à la « transdisciplinarité » qui a l'ambition de traverser toutes les approches possibles quitte à franchir les murs de nos vénérables universités. Ceci étant, je suivrai l'usage commun consistant à utiliser le terme d'« interdisciplinarité » comme concept valise regroupant toutes les pratiques propres à nous faire franchir les limites de l'approche disciplinaire. Une façon de coller au sentiment vague mais omniprésent que le savoir universitaire a connu un changement décisif.

Prise dans son acception courante, l'interdisciplinarité signifie quantité de choses. Dans mon esprit, l'interdisciplinarité traite de la notion la plus antimoderne qui soit, celle de limite.

Il est vrai que la disciplinarité traite également du concept de limite. Les disciplines reposent toutes sur des frontières leur permettant de bloquer au-dehors une grande partie du monde, afin de mettre en œuvre des recherches sans limites dans un domaine limité, en évitant autant que possible les interférences extérieures. L'interdisciplinarité réalise un bris de frontières mais bute sur des limitations en termes de compréhension et d'expertise. Disciplinarité et interdisciplinarité font donc jouer toutes les deux les concepts de limite et de non-limite d'une façon tout hégélienne. On pourra toujours reprocher à l'interdisciplinarité d'être une forme de dilettantisme universitaire, mais ce serait juger du point de vue du savoir disciplinaire qui n'a pas pour objet, lui, de tracer des connexions à grande échelle entre objets distants. Par voie de conséquence, et pour fondé qu'il soit, ce reproche a autant (ou aussi peu) de pertinence que l'accusation d'isolement faite aux disciplines. Isolées, oui elles le sont : c'est même par définition ce qui les autorise à recevoir un certificat de bonnes mœurs.

Ceci étant, l'interdisciplinarité est également liée à la notion de limite de manière parfaitement évidente dans la mesure où elle limite elle-même sa production de connaissances à un problème spécifique ou à un besoin donné. La disciplinarité, elle, développe un projet de recherche infini, une excavation théorique jamais achevée ; vue ainsi, elle est toute-puissance.

Au fil de ces quelques pages, tentons de donner forme à quelques intuitions concernant l'avenir de la recherche universitaire. Quelle juste place le savoir devrait-il occuper dans nos vies ?¹ Est-il envisageable d'avoir trop de ce savoir, ou bien trop peu ? Devrait-on trouver une méthode aristotélicienne pour organiser la production des connaissances ? Comment gérer la production de connaissances dans le monde extrêmement changeant du XXI^e siècle ?

Nietzsche, parce qu'il pose des questions voisines à propos de la connaissance historique, notamment dans *De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie* (1874), a été pour partie une source d'inspiration. C'est d'ailleurs dans l'ensemble de

1. J'entends souvent dire qu'il est nécessaire de distinguer une donnée, d'une information et d'une connaissance. La seule distinction qui me frappe par sa pertinence est celle qui oppose ces trois notions, prises une par une ou toutes ensemble, à la sagesse. Car la question qu'on ne pose pas est celle-ci : quelle est la relation entre savoir et bien vivre ?

son œuvre que le philosophe questionne le concept de vérité et le profit personnel attaché au savoir.

En admettant que nous désirions la vérité : pourquoi ne préférierions-nous pas la non-vérité ? Et l'incertitude ? Et même l'ignorance ? (*Par delà le bien et le mal*, 1886)

Le questionnement de Nietzsche est généralement centré sur le sujet, d'un point de vue psychologique ; le cadrage est ici de nature plus politique puisqu'il interroge les éléments institutionnels et structurels impliqués dans la recherche du savoir.

Cette étude partage également la défiance de Nietzsche à l'égard de cette attitude de quasi-dévotion pour la « noble quête du savoir ». On célèbre à tout va la « curiosité scientifique » pour ses trouvailles fortuites – la fameuse « sérendipité » – alors que toute surprise n'est pas salutaire, tant s'en faut. La curiosité fut même longtemps regardée comme une dérive dangereuse ; les Temps modernes l'ont, de l'aveu même d'Einstein, sanctifiée. Il est si merveilleux de « suivre la pente de son propre génie, aussi tordu soit-il » (Thoreau, 1854). Admettons, à condition que la curiosité scientifique ne serve pas de paravent à la recherche quand vient l'heure de faire face à ses responsabilités publiques.

Je le dis tout net : je considère que cette période de production de connaissances illimitées, encapsulées, largement autonomes, ce laisser-faire qui a eu cours depuis 150 ans, arrive à son terme. Il n'y aura pas de cassure radicale, c'est l'évidence même, et c'est très bien ainsi. Mais pour un certain nombre de raisons bien précises – les sources de financement, les dangers de la technoscience, la césure culturelle, davantage de savoir débouchant, virage ironique, sur davantage de doute et d'ignorance – la question cruciale des limites épistémiques s'imposera nécessairement à nous tous. La quête du savoir pour le savoir n'est plus une valeur d'airain – le fut-elle jamais ?

Il sera de plus en plus clairement perçu que la société peut pâtir d'un excès de savoir autant que d'un défaut de savoir. Nous devons remettre en question l'idée selon laquelle la réponse à tous nos problèmes est : savoir plus. Avec le temps, nous regarderons cette période finissante comme une ère de boulimie épistémique. Pour reformuler les choses en des termes sensiblement différents, le sujet n'est pas la valeur quantitative du savoir, mais la combinaison équilibrée du savoir avec d'autres valeurs, négligées, comme le respect, la solidarité, la quiétude.

Je vois bien les contradictions auxquelles je m'expose. Il y a un certain embarras à crier son amour du silence ou à plaider contre les plaideurs... Je me vois ici en train de rédiger un ouvrage savant qui met sur la sellette la production d'ouvrages savants. Des esprits malins me rappelleront que charité bien ordonnée commence par soi-même et m'inviteront à me taire. Levons toute ambiguïté : j'aime la connaissance. J'aime recevoir des connaissances, j'aime transmettre des connaissances. Et j'ignore ce que j'aurais fait de ma vie, si je ne l'avais consacrée tout entière à mieux connaître la vie.

Pour autant, il y a bien quelque chose qui ne tourne plus rond du tout. On entend ici et là des affirmations irréalistes, voire millénaristes, quant aux bienfaits à tirer des découvertes de demain (voir Ray Kurzweil). Dans sa campagne de communication, IBM nous invite à bâtir « une planète plus intelligente », et j'admets volontiers qu'il est possible de faire un meilleur usage de la connaissance scientifique. Mais ne nous y laissons pas prendre, vivre signifie autre chose que passer son temps à traiter de l'information. C'est aller vers davantage de douceur, d'ouverture d'esprit, de justesse. À l'instar d'un William Buckley – à qui je n'ai pas pour habitude de me référer – et dans un contexte différent, je

veux me mettre en travers de l'Histoire et crier « stop ! » Ou tout au moins « doucement ! » le temps que nous puissions débattre et décider si nous avons assez de savoir, ou trop.

C'est un point qui a été soulevé par Bill Joy dans son article « Why the Future Doesn't Need Us » (2000). Tous les étudiants en première année seraient bien inspirés de lire ce texte, véritable antidote à la culture du savoir cumulatif vendu comme souveraine panacée.

SUR CE LIVRE

Pour un savoir soutenable développe deux lignes majeures. Il propose tout d'abord un état des lieux de la recherche universitaire et de la production des savoirs, articulé autour de quatre notions clé : disciplinarité, interdisciplinarité, transdisciplinarité et dédisciplinarité. Il réfléchit ensuite le rôle de la philosophie au sein de l'institution et dans l'ensemble de la société.

Premier point : l'université telle que nous la connaissons a été fondée à la fin du XIX^e siècle et s'est développée au cours du XX^e siècle sur des principes ancrés dans la notion de disciplinarité. Mais les circonstances technologiques, épistémologiques, culturelles et sociales qui justifiaient ces principes ont disparu. C'est un fait communément admis, la vogue actuelle pour l'interdisciplinarité en témoigne.

Malheureusement, les études sur l'interdisciplinarité passent trop souvent à côté de l'essentiel en se cantonnant par exemple à des débats méthodologiques, alors qu'il est indispensable de construire une analyse historique et culturelle critique des changements qui affectent la place du savoir dans la culture. C'est ce que je me propose de mener à bien. J'entends montrer que la production des savoirs doit être encadrée par des concepts inspirés de l'écologie. La production des savoirs est devenue non-soutenable, or la soutenabilité scientifique est un point essentiel à garantir si l'on veut atteindre une soutenabilité globale. C'est la raison pour laquelle j'ai intitulé le troisième chapitre « Soutenabilité » plutôt que « Transdisciplinarité ».

Deuxième point : je défends l'idée que les bouleversements à l'œuvre dans le champ des savoirs sont le révélateur des insuffisances – une absurdité historique, en vérité – de la philosophie du XX^e siècle et des sciences humaines en général. Que nous le voulions ou non, nous vivons dans une ère technologique : jamais le besoin de philosophie et de sciences humaines n'a été aussi fort ; cela peut sembler paradoxal à première vue, c'est en réalité une conséquence naturelle. Pourtant, force est de constater que les sciences humaines sont largement délaissées. Pour une grande part, elles sont responsables de cette situation. Telles qu'elles se sont construites au cours du siècle dernier, philosophie et sciences humaines se sont montrées incapables de répondre aux questions que nous nous posons tant à l'université que dans l'ensemble de la société. Pour difficile qu'il soit de redresser la barre au point où nous en sommes, il n'existe pourtant pas d'autre issue : il faudra essayer. Les sciences humaines devront se réinventer en se donnant pour mission socratique de fonder une critique philosophique et historique de la société.

Je développe ces deux lignes majeures dans quatre chapitres, respectivement intitulés : disciplinarité, interdisciplinarité, soutenabilité et dédisciplinarité.

Dans « Disciplinarité », je passerai en revue le cadre que constitue une discipline donnée dans la production de savoirs – ses origines, ses présupposés conceptuels, sa décadence actuelle. Comment définit-on une discipline, tant sur le plan historique que conceptuel ? Quelle fut son utilité ? Quelles sont les lignes de force œuvrant à sa disparition ? Pour cette

analyse, je mettrai l'accent sur un point rarement traité : le rôle crucial de l'évaluation par les pairs, qui a toujours été le principe de gouvernance de la recherche universitaire.

Dans « Interdisciplinarité », je définirai ce qu'il faut entendre par cette notion. J'examinerai les forces et les faiblesses des différentes approches qui ont eu cours ces trente dernières années. J'explorerai aussi deux motifs essentiels pour l'interdisciplinarité, telle qu'elle s'est développée à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci : les concepts de méthode et de rigueur. En réponse, je présenterai les vertus de l'interdisciplinarité, comme elles figurent dans la pensée d'Aristote et dans celle de Heidegger.

Dans « Soutenable », je chercherai comment il faudrait appréhender le concept de transdisciplinarité – qui est une notion autrement plus précieuse que l'interdisciplinarité pour qui souhaite comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Ce faisant, mon argumentation empruntera certaines notions à l'écologie et j'expliquerai pourquoi la soutenabilité devrait devenir la clé de voûte de la transdisciplinarité. Ce chapitre montrera enfin que la dimension principale de la transdisciplinarité, en tant que coproduction de savoirs, implique nécessairement la reconnaissance d'une limitation à la production de savoirs – idée repoussoir lorsqu'on défend le statu quo à l'université.

« Dédisciplinarité » cherche à dédiscipliner la philosophie et, par extension, l'ensemble des sciences humaines. La philosophie disciplinaire se trompe de catégorie, car la philosophie n'est pas, ou ne devrait pas être, une ontologie locale (comme le sont les sciences). J'observerai comment cette erreur a voyagé dans le temps, et je dirai la puissance et la pertinence de la contribution d'une approche dédisciplinée de la philosophie à la culture dans son ensemble – avec en prime la perspective de nouveaux débouchés pour les philosophes et les spécialistes des sciences humaines.

L'épilogue de ce livre sera un récit des circonstances personnelles qui m'ont conduit à mener à bien cette étude.

Les questions abordées sont vastes. J'ai misé sur la concision pour accroître la lisibilité, même si je n'oublie pas le mot de Kant disant que bien des livres auraient été plus vite lus s'ils avaient été plus longs. J'ai souvent sacrifié la précision du détail aux perspectives plus larges (un mal pour un bien, je persiste et signe). L'une des vertus du philosophe prédisciplinaire comme postdisciplinaire est de savoir manier l'aiguillon pour piquer juste et de belle manière. J'aurai fait œuvre utile si ce que j'ai pu déconstruire d'une main, j'ai su le reconstruire de l'autre.

